

Sur le port, volets clos

Un jour venteux. Les nuages gris sombre couraient dans le ciel plombé. Les drisses mal tendues frappaient les mâts des voiliers dans un cliquetis métallique dérangeant, énervant, crispant. Les gréements sifflaient. Les girouettes s'agitaient.

Julien Barazer se doutait qu'il allait bientôt pleuvoir. Il allait râler comme d'habitude dès les premières gouttes. Il n'était pas venu sur la côte méditerranéenne pour encore subir le temps breton ! Il n'en voulait plus de cette météo ingrate, imprévisible, qui inventait des printemps gris du matin au soir, saturant l'air d'une humidité persistante. Ici, au moins, les tempêtes étaient rares, les coups de tabac brefs, le vent sentait bon. Une sacrée différence.

Les pontons étaient vides ce matin.

Les plaisanciers qui vivaient sur leurs bateaux restaient à l'intérieur de leur carré, attendaient les accalmies pour venir respirer sur le pont de leur petit yacht, de leur petit voilier. Ce n'est pas Monaco ici ! Ils devaient observer d'un œil le café posé sur la table, tardaient à s'emparer des cartes à jouer ou du Scrabble qui permettraient d'attendre le retour du ciel bleu.

Julien les imaginait facilement ces marins : il les croisait souvent ces habitants permanents de la marina, la plupart des retraités qui avaient tout vendu pour se chauffer les os vieillissants en naviguant tranquillement de temps en temps. Mais pas trop souvent. Plutôt par temps clément.

Julien savait que le bonheur du marin est d'être à quai, avec les siens, les semblables, tout à côté, vivant tous un même rythme quasi immuable : se lever tôt, acheter le pain frais à la boulangerie, paresser au petit-déjeuner – à prendre autant que possible à l'air libre –, sortir les bouquins ou chausser les chaussures de sport pour un petit jogging ; ensuite, observer le bateau, le choyer, l'astiquer, le réparer au besoin. Se diriger sur les coups de midi vers le yacht-club après avoir pris le temps de jeter un œil expert sur les nouveautés du magasin d'accastillage. Et apéro avec les copains, les amies – mais elles sont rares à vouloir partager un verre de rosé dès le matin.

Le monde des plaisanciers est plutôt masculin, viril. Et technique. Ils adorent parler technique marine : winch, antifouling ou barbotin.

Les matins passent vite alors que les après-midi s'étirent parfois, que les soirées ne s'allongent guère en cette période de l'année.

En ces jours de début de printemps, la marina reste franchement calme et paisible.

Plus encore quand le temps est mauvais.

Julien marchait d'un pas pressé. Il avait rendez-vous à 10 h avec de nouveaux vacanciers qui allaient s'installer dans la résidence qui borde les bassins dans un logement « avec vue sur mer, sur les bateaux, sur la vie du port de plaisance ». L'appartement était prêt. Il irait vite, il connaissait parfaitement son métier de représentant des propriétaires, lui le gérant de l'entreprise qu'il avait créée avec son épouse : La Conciergerie De La Marina. Il

savait qu'elle ne ferait pas de lui un milliardaire – ni même un millionnaire – mais l'entreprise lui donnait une jolie activité tout au long de l'année et lui laissait quelques milliers d'euros qui venaient compléter sa retraite militaire. « Plus de trente ans au service de la France, une retraite bien méritée », disait-il souvent. Dans des affectations qui l'avaient amené à connaître les ports militaires du pays et des DOM-TOM. C'était Toulon qu'il avait préféré et Claudine, sa femme aussi ; ils s'étaient juré de retourner vivre en Provence après sa période d'active.

Ce qui fut fait. Il se trouvait encore jeune à cinquante-cinq ans pour cesser toute activité. Elle aussi.

En passant sur le large quai qui longeait le 18, boulevard de Porquerolles, il remarqua que les volets des baies vitrées de l'appartement de Pierre-Louis et Marie Parker-Naud, - des clients, depuis le début de son activité ! - avaient les volets fermés, mais que baignoires, parasol, tables et chaises trônaient encore sur la terrasse. Ce qui n'était pas dans les usages.

Il se rappelait que leur fils Antoine avait passé les quinze derniers jours dans cet appartement de vacances et qu'il devait partir hier, dernier jour des congés scolaires de la région parisienne.

Comme d'habitude, Antoine n'avait sans doute pas pris le temps de ranger, pas plus qu'il n'avait voulu gâcher quelques minutes de ses précieuses vacances pour un nettoyage approfondi. Et laisser l'appartement propre et rangé pour une future location touristique. Car les parents Parker aimaient bien se mettre quelques euros dans la poche en louant leur bien quelques semaines...

Julien le mettrait en état aussi vite que possible. Pour ne pas être pris au dépourvu si une location se présentait. Il devrait avertir Marie Parker-Naud que son fils était une nouvelle fois parti à la cloche de bois... Et qu'il lui prendrait quelques frais, car Antoine n'était vraiment pas soigneux. Et semblait se moquer du monde entier.

Julien n'aimait pas ce garçon qu'il avait caractérisé comme excentrique et égoïste.

Un célibataire de bientôt cinquante ans, Antoine Parker, de la pire engeance selon Julien, un fêtard quasi professionnel, un dragueur invétéré, mais aussi un professeur de lettres, orateur né, à la culture incroyablement vaste, bretteur qu'il ne fallait pas contrarier en public sous peine de se faire humilier.

Un homme à filles et à garçons aussi. Un collectionneur d'aventures sexuelles. Dont il se vantait facilement. Qui lui avaient valu une séropositivité dont il avait péniblement réussi à s'accommoder.

Ces derniers jours, Julien l'avait vu sur le port ; il ne s'était pas déplacé pour lui serrer la main ou lui montrer la moindre connivence, il avait regardé ailleurs pour éviter une rencontre qui l'aurait contrarié. Il n'aimait vraiment pas cet Antoine Parker avec son assurance joyeuse et son infatigable gouaillerie. Il le trouvait finalement vulgaire avec ses manières de presque vieux beau qui se pavanait au milieu de jeunes gens qu'il semblait fasciner.

Il sortit son téléphone portable de sa poche.

« Marie Parker-Naud ? Bonjour ! C'est Julien, du port. »

- Vous allez bien ? Qu'est-ce qui vous amène ?
- Je voulais savoir si votre fils était parti de l'appartement et si vous aviez des locations en vue.
- Pas de location avant quinze jours/trois semaines, de mémoire; et mon fils devait prendre son train hier soir pour rentrer. Je suppose qu'il l'a fait !
- Il a encore oublié de ranger le matériel de la terrasse...
- Il est incorrigible. Je lui ai pourtant rappelé qu'il devait rendre l'appartement en parfait état...
- J'irai ranger tout cela dès que j'aurai reçu mes clients.
- J'espère que ce ne sera pas le bazar...
- J'espère aussi.
- Si c'est le cas, prenez des photos, je lui ferai la leçon.
- D'accord, je vous rappelle avant midi et je vous fais un état des lieux.
- Très bien, je vous fais confiance.

C'était un de ses mots préférés, confiance.

Marie Parker-Naud avait foi en l'humain, un peu trop même et ne voyait jamais les méchancetés qui se préparaient, les vilénies qui rôdaient. Elle avait dû vivre protégée, sans trop devoir affronter ses pairs, sûrement une vie de femme au foyer comme cela ne se fait plus guère.

Midi venait de sonner à la chapelle Sainte-Thérèse. Julien était revenu au 18, boulevard de Porquerolles. Un bel immeuble sécurisé, aux grandes portes vitrées, avec portier électronique - un badge -, avec de larges couloirs qui sentaient bon le propre, le parfum des produits d'entretien industriels dont faisait grand usage la femme de ménage.

La porte des Parker-Naud, avec son numéro 117 gravé sur le chambranle, était d'un bleu profond, sombre, terriblement froid.

Julien glissa sa clé dans la serrure sécurisée.

La clé tourna. Un peu. Mais la porte ne s'ouvrit pas.